

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

ADMINISTRATION

— — —

REDACTION

45

PLACE JACQUES-CARTIER

MONTRÉAL

ABONNEMENT

UN AN - - \$0.50

Strictement d'avance



JOURNAL QUI FAIT DANSER

ANNONCES

MESURE AGRÉE

1ère insertion - - 10 cents

Autre " . . . "

A LONGS TERME

CONDITIONS SPECIALES

LE NUMÉRO

UN CENTIME

VOL. I

MONTRÉAL, SAMEDI, 30 JUILLET 1887

No 45



LA COMMISSION ROYALE

Ladébauche—J'ai pas beaucoup de fiat dans la Commission Royale de MM. Mercier et Beausoleil. Tout est croche chez ces gens-là et je suis sûr qu'ils vont nous blaguer.

LES NOISETTES

La verte avenue toute droite s'allongeait sous les branches croisées, bien loin, terminée par un point blanc qui était la plaine lumineuse, où le soleil faisait ondoyer l'or des blés.

La charmille qui bordait l'allée de vert gazon, fraîchement émondée, donnait à ce bois l'apparence d'un paysage de jardin, tel qu'on en voit à Versailles ou dans les gravures d'Eisen.

Des deux côtés, le clair taillis s'étendait, formant de petits îlots de verdure où le soleil jetait des percées joyeuses de mouvante lumière, suivant la fantaisie du vent léger, qui passait sur les cimes avec un joli bruissement de feuilles froissées.

Ils marchaient tous deux dans l'allée, lentement, à petits pas : elle, s'appuyant sur le pommeau de son ombrelle à haute canne; lui, tout droit encore et guilleret, les mains derrière le dos; elle, les cheveux couverts d'une dentelle sous laquelle ses petites boucles argentées semblaient mousser et foisonner; lui, sous un chapeau de paille à larges bords qui faisait penser aux chaudes journées de ce pays où les nègres, revêtus de caleçons blancs, travaillent dans les cannes à sucre, sur les images de vieilles boîtes de sucres d'orge ou dans les éditions vieillottes de *Paul et Virginie*.

Ils se boudaient visiblement, car ils allaient sans se parler, sans se regarder, hormis à la dérobée, et le coup d'œil qu'ils se jetaient alors était chargé de reproches. Après qu'ils eurent ainsi franchi la moitié de l'avenue, ils se trouvèrent pourtant moins loin l'un de l'autre et force leur fut de se parler.

—C'est décidé alors, dit-elle d'une voix douce où tremblait pourtant un reste de colère, vous voulez faire le malheur de ces enfants ?

—Je veux, au contraire, que notre petite-fille ne puisse jamais me reprocher d'avoir causé son malheur par mon imprudence.

Elle haussa les épaules, mais très légèrement, comme une vieille dame bien élevée qu'elle était.

—Parce que le garçon qui l'aime est moins riche qu'elle, la belle affaire ! ils sont toujours sûrs d'avoir du pain.

—Mais pas de beurre ! fit observer le grand-père.

—Quand on s'aime, on mange des baisers sur son pain, répondit-elle avec un demi-sourire.

Comme il ne disait rien, elle fit encore quelques pas, regardant à droite et à gauche, puis s'arrêta devant un coudrier :

—Regardez donc, mon ami, fit-elle, il me semble voir là des noisettes.

Avec sa politesse chevaleresque, le grand-père s'approcha, appliqua à ses yeux son lor-

gnon d'or, regarda le coudrier et répondit : —Ce sont des noisettes, en effet.

—Voulez-vous me les cueillir, mon ami ?

Le grand-père regarda le grand-maman avec quelque surprise. Voilà déjà quelques années que ni l'un ni l'autre n'avaient trouvé de plaisir à manger des noisettes. Cependant, il passa le crochet de sa canne sur la branche, qu'il amena jusqu'à sa femme; elle cueillit délicatement le frais bouquet de petites noisettes à demi-mûres et les mit à son corsage avec une épingle.

—Vous ne vous rappelez pas ? dit-elle.

Un rayon de soleil traversant la feuillée éclaira-t-il singulièrement le visage de bon papa ou bien était-ce un souvenir ? Les yeux gris de grand-maman plongeaient dans les siens avec une persistance inquiétante.

Il se rappelait fort bien; mais que venaient faire les noisettes dans une affaire aussi sérieuse que le mariage de leur unique petite-fille ?

Bon papa feignit de s'occuper d'un arbre dont les branches basses réclamaient l'émondeur; mais bonne maman l'avait pris par sa boutonnière.

—C'est ce coudrier-là, dit-elle, car c'est un vieux coudrier, qui était si chargé de noisettes l'année que...

—Je sais, je sais, fit bon papa en cherchant à s'échapper; mais elle le tenait bon.

—J'étais ici même, il vous en souvient,

et j'avais dépouillé les branches basses quand vous vîntes. C'est vous, mon ami, qui avez terminé la cueillette et à mesure que les noisettes tombaient dans mon tablier, vos yeux devenaient plus bavards; le dernier bouquet, c'est vous, je crois, qui l'avez attaché à la place où je viens de mettre celui-là.

—Ma chère femme! murmura bon papa.

—Et vous m'avez dit en même temps :

—Madelinette, si vos parents refusent de nous marier, je me ferai sauter la cervelle.

—Et on nous a mariés et nous sommes heureux depuis trente-sept ans, conclut bon papa.

—Et nous n'étions pas riches; nous le sommes devenus, les enfants le deviendront, vous souvenez-vous ?

Ils n'en dirent pas plus long, car ils s'étaient pris le bras et marchaient vaillamment côte à côte vers l'orée du bois, où le point blanc devenait comme une grande ogive pleine de lumière.

Ils causèrent ensuite longuement.

—Il faudra nous restreindre un peu, dit bon papa, et faire la dot plus forte.

—Soit, dit bonne maman, on se privera de bon cœur.

—Et comme cela, avec leur pain, les pauvres enfants auront un peu de beurre.

—Et pendant qu'ils sont jeunes, conclut en souriant grand-maman, ils auront aussi des noisettes !

H. GUYOT.

LE VIOLON

Paraît tous les samedis.

L'abonnement est de 50 cents par année, inviolablement payable d'avance. Nous le vendons aux agents huit cents la douzaine. Toutes communications doivent être adressées comme suit :

LE VIOLON,
45, Place Jacques-Cartier,
MONTRÉAL.

H. BERTHELOT, RÉDACTEUR.

MONTRÉAL, 30 JUILLET 1887



LE PETIT BAPTISTE ET SON PAPA.

Baptiste.—Poupa, tu me disais la semaine dernière que Goyette, le candidat rouge à Laprairie, était un vieux garçon de quarante-cinq à quarante-six ans. Y a un de mes amis qui me dit qu'il n'est pas de bois. Il m'assure qu'il avait dans la paroisse de St. Constant une blonde qui s'appelait Aurélie, une vraie soie, c'était une belle gueule à lui tout seul.

Il y a une bonne escousse que ça s'est passé, car c'était du temps où le docteur Brisson restait à St. Constant. Il paraît que Goyette faisait les yeux doux à cette fille-là pendant bien longtemps, et tout le monde disait qu'ils allaient faire une bonne *match*. Pourquoi, poupa, que Goyette n'a pas voulu se marier avec cette demoiselle lorsqu'il avait une chance ?

Ladébauche.—Un de mes amis a bien connu mademoiselle Aurélie. C'était une fille très respectable, et Goyette la respectait gros. Comme Goyette laissait traîner l'affaire et comme toute affaire qui traîne se salit, un bon jour elle lui a fait une promptitude. Goyette était alors gros manche avec le docteur Brisson. Et alors, mon fils, il a été bien content d'avoir les services du docteur pour l'aider à casser son mariage. Alors notre rouge a eu une peur bleue d'être enfiéwâpé pour tout de bon et je t'assure, mon garçon, que si ses amis ne s'en étaient pas mêlés, ça y était.

Baptiste.—Dans le fond, poupa, crois-tu que maintenant Goyette a une chance d'être élu.

Ladébauche.—Franchement, mon garçon, je crois que les habitants du comté de Laprairie sont trop fêtés pour confier leur mandat à un vieux garçon, qui n'a d'attache pour personne. Si les amis du docteur Brisson se font aller le moins Goyette est sûr d'être flambé. Je suis prêt à gager n'importe ce que l'on voudra sur l'élection du docteur.

Baptiste.—Poupa, à présent parle moi donc un peu de ce qui se passe à Québec. Est-ce le cas que Tarte va passer du côté des rouges ? On fait bien des bavassements à propos de ça à Montréal.

Ladébauche.—Je vais t'expliquer la chose en peu de mots. McShane a réussi à nommer Tarte commissaire de l'Exposition de Québec. Mercier n'a pas refusé parce que les rouges veulent se rapprocher de Tarte parce qu'ils aiment mieux Tarte que les castors. Tarte, vois-tu, mon fils, c'est de la vraie poéson pour les amis du grand vicaire Trudel. Si les rouges réussissent à enjôler Tarte, il fera une guerre à mort aux castors. Mercier en a pardessus le menton des exi-

gences du G. V. et aujourd'hui il veut s'en débarrasser à tout prix.

Baptiste.—Pourquoi le G. V. est-il toujours si exigeant ?

Ladébauche.—C'est parce qu'il a un administrateur qui lui laisse toujours ignorer les jobs qu'il reçoit du gouvernement. Les mauvaises langues disent que l'*Etendard* a déjà reçu des carottes au montant de \$10,000 de Québec, mais le malheur, c'est de voir que le G. V. ignore tout ça.

Baptiste.—Comme ça, poupa, il arrive des fois que Mercier fait de la peine au grand vicaire Trudel ?

Ladébauche.—Très certainement. Très souvent il lui fait avaler des couleurs grosses comme le bras. Tiens, je vais t'en donner un exemple. Tu sais que l'*Etendard* la gazette du grand vicaire a toujours prêché contre les francs-maçons et les orangistes, Mercier lui-même a condamné la construction du Pacifique comme une œuvre orangiste pour écraser les catholiques. Tu sais aussi que le gouvernement Mercier a pour anges tutélaires le G. V. Trudel et le P. V. Tardivel qui croient qu'il est un homme providentiel. Eh bien, malgré tout ça Mercier a nommé M. J. B. Charleson de Québec, un franc-maçon et un orangiste à tous crins, pour scruter les comptes des conducteurs de chemins de colonisation. Tu vois déjà, mon garçon la sale patte jaune d'un orangiste qui se pose sur tous les curés de la province, car tu n'ignores pas que la direction de la colonisation dans chaque comté est laissée entre les mains du curé. N'est-ce pas édifiant de voir l'homme de la Providence, M. Mercier, se conduire de la sorte. Penses-tu aussi que les curés vont bien s'amuser lorsqu'ils seront obligés d'expliquer tous leurs comptes à un orangiste qui s'entend en colonisation comme un aveugle en couleurs ? Il va bien notre premier ministre. Il en fera encore de belles, si on le laisse encore quelques années au pouvoir.

Baptiste.—J'ai entendu parler de l'affaire Cloutier à Trois-Rivières. Explique moi donc ça un petit brin. Qu'est-ce qu'il y a eu pour causer tant d'excitation dans les journaux ?

Ladébauche.—Cloutier est un aubergiste sans licence qui vendait publiquement le dimanche, en plein cœur de la ville de Trois-Rivières, à une portée de pistolet de la station de police, dans la cité du Bien, là où les castors ont le plus d'amis. Après que Cloutier eut causé ce scandale pendant deux ou trois mois le petit vicaire Tardivel a fait résonner son pistolet d'alarme. Il se fâche tout rouge et lance un article dans la *Vérité* contre le gouvernement Mercier.

Baptiste.—Pourquoi Mercier ne laissait pas poursuivre cet aubergiste comme les autres à Montréal et à Québec ?

Ladébauche.—En voici la raison, mon garçon, c'était Turcotte, le ministre sans portefeuille, qui était au fond de l'affaire. Turcotte est le *pet* de Mercier, c'est à dire son meilleur *chum* dans le cabinet. S'ils s'entendent si bien ensemble c'est parce qu'ils se ressemblent en politique, tous deux ayant viré leur capot. Comme ça Mercier ne peut rien refuser à Turcotte. Malgré qu'il soit en faveur des lois de tempérance les plus strictes, il a des faiblesses pour son ami. Cloutier était le protégé de Turcotte et il obtenait de lui tout ce qu'il voulait. Le petit vicaire Tardivel a reproché à Mercier d'avoir eu tant de faiblesse pour son ami et finalement le gouvernement a annoncé qu'il avait ordonné à l'inspecteur du revenu d'intenter une action contre Cloutier pour fermer sa boutique.

Baptiste.—Qu'arrivera-t-il ensuite ?

Ladébauche.—Il arrivera que l'aubergiste sera condamné à l'amende, mais il ne la paiera pas. Il ira pleurer dans le gilet de Turcotte. Celui-ci s'adressera à Mercier pour obtenir un long délai pour le paiement de l'amende et à la fin du compte il est à supposer que Cloutier ne paiera pas un sou. C'est joli pour un gouvernement qui se prétend le gardien de la moralité publique ?

Baptiste.—C'est-y vrai, poupa, que le gouvernement n'est plus à Québec et qu'il se promène ?

Ladébauche.—Oui, mon fils, le gouvernement a loué un cottage à Tadousac, sur le bord de la mer. Mercier est là avec ses amis Robidoux et Lareau et les codificateurs. M. F. A. Quinn, de la Longue-Pointe, est rendu là avec eux pour y préparer une nouvelle loi sur les asiles, selon les instructions du G. V. Trudel, son ami de cœur. Ils ont avec eux Joseph Martin, de la *Justice*, qui agit comme secrétaire de la commission. Je t'assure, mon fils, que ce cottage de Tadousac va coûter de l'argent bien gros à la province. Les rouges depuis qu'ils sont au pouvoir ne se mouchent plus avec des quartiers de terrine. Ils tirent du casque un peu croche, je ne te dis que ça. Tu riras à la prochaine session lorsqu'un de mes amis demandera au gouvernement de soumettre à la Chambre un état de toutes les sommes dépensées pour du *bibusse* dans le cottage de Tadousac.

Baptiste.—Dis-moi donc, poupa, quel est ce monsieur Joseph Martin qui est à Tadousac ? Il n'est jamais venu parler à Montréal.

Ladébauche.—Joseph Martin est un ancien conservateur qui a viré le dos à son parti pour une affaire de blague. C'est un gros baquet qui a été engraisé par les blens et qui s'est présenté contre Sir Adolphe dans le comté de Québec. Ça n'est pas bien dangereux ce Martin là. Les rouges pour le récompenser l'ont envoyé à Tadousac. Je crois que c'est tout ce qu'il aura d'eux pour sa trahison.—Bonsoir Baptiste, fais ta prière et couche.

LE CANON DE ST-JEROME

Il y a quelque temps nous signalions à l'attention de nos lecteurs l'amour déréglé que les citoyens de St-Jean éprouvaient pour leur pompe à vapeur. Aujourd'hui, en passant nos vacances dans la paroisse du curé Labelle, nous avons vu la pompe de St-Jérôme, pompe qui est infiniment supérieure à celle de St-Jean. C'est une Merryweather qui a donné il y a quinze jours la mesure des services qu'elle pourrait rendre en cas d'incendie. Cette pompe acquise depuis quelques mois seulement a déjà excédé son prix d'achat. Il est vrai qu'elle n'a pas les attraits extérieurs de celle de St-Jean, elle n'a ni sa coquetterie ni son élégance, elle n'a pas d'argent sur toutes ses tringles, mais elle est massive et puissante.

Les gens de St-Jérôme ne sont pas encore fous de leur pompe, mais à coup sûr ils le deviendront s'il arrive un nouvel incendie.

La marotte des paroissiens est leur canon. Le canon de St-Jérôme n'est pas un canon ordinaire. Il a plus de trois pieds de long et il est monté sur deux roues avec un affût comme les pièces du Colonel Stevenson. En cas de révolution il pourrait jouer un rôle actif sur un champ de bataille.

Le canon de St-Jérôme est placé en face de l'église avec sa gueule tournée vers la rivière du Nord. Là il se trouve à l'aise comme une faute de français dans une chronique d'Ange Pitou. Il ne se passe guère une semaine sans que cette pièce d'artillerie fasse entendre sa voix tonitruante, éveillant les échos des Laurentides. La parole est au canon chaque fois qu'on appelle les amis à un parti de plaisir, au baptême d'un enfant d'un citoyen important, le jour de la fête du curé, ditto des vicaires, du docteur, du notaire et du registrateur.

Le canon gronde le jour de la St-Jean-Baptiste et à Pâques, à la fête Dieu pendant la grande procession, à l'arrivée des députés d'Ottawa et de Québec, lorsque les habitants partent pour une corvée afin de macadamiser une route, ils emportent le canon avec eux et le canonier suit sa pièce. Lorsque la bande de St-Jérôme va jouer dans un pique-nique, ho ! le canon, le canon l'accompagne. La statistique nous dit que ce canon est tiré plus de 200 fois entre le jour de l'an et la Saint-Sylvestre.

N'allez pas croire que le premier citoyen venu peut charger et faire partir le canon. Non, loin de là. Il y a un fonctionnaire de la municipalité revêtu de cette charge qui est inamovible. Le canonier est un per-

sonnage important et il est excessivement jaloux de ses privilèges. Il porte un costume dans toutes les grandes solennités et son titre lui donne la préséance sur les fonctionnaires du conseil municipal.

Pendant 30 ans, c'était le vieux monsieur Pitou qui avait la charge du canon, mais il fut obligé de donner sa démission à cause des infirmités que lui avait infligé son vieil âge. Il a été remplacé par M. Octave Beauchamp qui fait un excellent canonier. Sa devise est *semper paratus*. Il est toujours prêt avec sa pièce lorsque le devoir l'appelle. Bref, à St-Jérôme, le canon est de toutes les fêtes et jamais il ne se passe une semaine sans qu'on entende le cri Ho ! le canon !

COUPS D'ARCHET

Le mari.—Marie, donne-moi mon habillement du dimanche.

La femme.—Mais, mon cher, ce n'est pas au ourd'hui, c'est samedi.

Le mari.—Je sais que c'est aujourd'hui samedi, mais je dois assister à un grand dîner d'amis et je crois qu'il sera dimanche avant que je sois de retour.

C'était le jour de l'an 1887 dans une paroisse nouvelle située dans le fin fond du comté de Terrebonne. Le curé monte en chaire et s'adressant aux fidèles : — "Mes chers frères, dit-il, vous êtes peut-être surpris de ne pas voir l'Enfant-Jésus dans l'Eglise aujourd'hui. Je dois vous dire qu'il avait commencé à péter et que j'ai été obligé de le mettre dans la sacristie."

Toute pette au froid dans le nord.

A Toronto les femmes ont le droit de voter aux élections. Dernièrement une femme disait à son mari :

—Je voudrais mettre dans les journaux une annonce demandant une cuisinière.

—Quelle espèce de cuisinière demanderas-tu par ton annonce ?

—Une conservatrice, comme de juste. Tu pourras mettre au bas de l'annonce : Les libérales ne devront pas se présenter.

N.B.—Le mari est un grit enragé.

Le père, en colère.—Qu'est-ce que cela veut dire, mon fils, encore un compte de tailleur de \$200, mais c'est monstrueux. Lorsque j'avais ton âge je ne portais que de l'étoffe du pays pendant toute l'année.

Le fils.—Mais vous savez que vous n'avez pas un père riche comme moi.

Le père.—Ton père ne sera pas riche longtemps s'il paie tous les jours des comptes aussi forts.

Il paya tout de même. Un homme riche écoute toujours les propos flatteurs.

Un jeune homme fat entre dans le salon d'une demoiselle du Beaver Hall Canadien et la surprend dessinant une aquarelle.

—J'ignorais, mademoiselle, que vous fussiez artiste. J'étais loin de le penser.

—Je suppose que vous pensiez que j'étais plus stupide que je le suis réellement, répondit la demoiselle avec vivacité.

—Oh, non ! je n'ai jamais pensé un seul instant que vous étiez plus stupide que vous l'êtes réellement. Au contraire, j'ai supposé que vous n'étiez pas aussi stupide que vous l'êtes réellement.

Puisque nous sommes à parler de Terrebonne nous nous remémorons une aventure tragique arrivée à un monsieur de Montréal pendant qu'il passait la veillée avec des demoiselles de la meilleure société de ce charmant village.

On était dans le salon et chacun contait à son tour quelque historiette comique.

M. X... en faisant son récit, perdit sa présence d'esprit et laissa échapper un bruit des plus indiscrets. Les demoiselles devinrent rouges comme des pivoines, et puis, après un moment de réflexion, elles se dirent qu'il valait mieux rire que pleurer. En effet, après quelques instants, ce fut un fou rire sur toute la ligne. Tout le monde riait à se faire craquer les côtes. La maîtresse de céans, qui était absente du salon pendant l'accident, fit alors son apparition au milieu de sa société. Elle voulut connaître la cause de cette hilarité extraordinaire. Croyant que c'était l'histoire de M. X... qui avait excité les fou-rires, elle se tourna vers lui et lui dit d'un ton suppliant :

—Répétez, répétez, s'il vous plaît, monsieur. Je ne l'ai pas entendue.

L'assistance, à ces paroles, faillit tomber en pamoison. Monsieur X... eut un moment de vertige et il disparut du salon comme par enchantement.



—Tu fumes beaucoup, Baptiste, dit un individu à un de ses amis.
—Oui, répondit Baptiste, particulièrement après dîner. J'ai tellement pris l'habitude de fumer après dîner que je ne goûterais pas ce repas du tout à moins que je ne fume immédiatement après.

A la cour d'assises.

L'avocat. — Mon client, messieurs, en dépeçant sa victime, avait déjà perdu la tête.

Le président. — Pas encore, mais ça viendra.

En réponse à l'appel fait dans notre journal par les demoiselles de Terrebonne, dix-neuf galants de Montréal se sont rendus samedi dernier dans ce charmant village pour y consoler les belles éplorées. Parmi ces galants on comptait huit lieutenants du 65me. Ces derniers n'ont pas obtenu tous les succès qu'ils avaient rêvés et ils sont revenus à Montréal gros-jean comme devant. Nous espérons que cette semaine il y aura un nouvel exode de nos galants et qu'ils auront à Terrebonne un accueil des plus chaleureux. Rappelez-vous, messieurs, que les demoiselles se proposent de vous inviter demain à une soirée des plus agréables. Allez-y en masse.

Le consul des Etats-Unis rencontre sur la rue un de ses amis intimes de New York. Celui-ci, après s'être assuré qu'il était loin d'oreilles indiscrettes, dit à l'officier : Je ne comprends pas comment on puisse vendre à Montréal des cigares importés de notre pays à meilleur marché qu'à New-York. Cela m'intrigue au superlatif. —La chose est bien simple, fit le consul, Montréal possède un Vrai Brazeau qui vend tous ses cigares, domestiques et importés, cigarettes, etc., à meilleur marché que le prix du fabricant. Tenez il vend ses Crème de la Crème, 5c, ses cigarettes Old Judge et Vanity Fair, 10c. Allez vous en convaincre au No 47 rue St-Laurent.

L'écriture du Général Boulanger

Qu'on soit graphologue ou qu'on ne le soit pas, on ne lira pas sans curiosité la petite consultation suivante sur l'écriture du général Boulanger, publiée dans un journal autrichien, le *Schorer's Familienblatt*.

Voici d'abord quel était l'autographe du général :

Un soldat français, qui a appris à aimer les Autrichiens en les combattant en 1859.
Général BOULANGER.

Voici maintenant l'analyse graphologique :
"Les points sur les i, que le général fait allongés, indiquent une conception rapide ; la forme arrondie de presque tous les caractères témoignent d'une grande bienveillance.

"Le général n'est point ce qu'on pourrait appeler un "coq de combat," mais il a une grande fermeté.

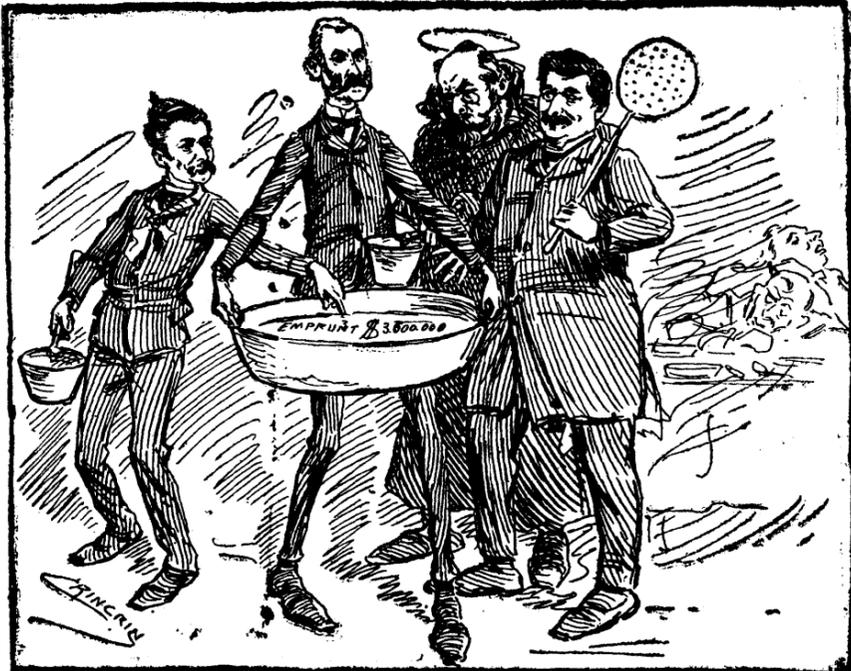
"La forme fulgurante qu'il donne au commencement de son paraphe révèle l'énergie. Les jambages, plus forts en bas qu'en haut, et les i barrés en massue indiquent la résolution, qualités auxquelles il faut ajouter la constance, signalée par la direction ascendante des crochets qui terminent les s à la fin des mots "appris" et "ies."

"La position élevée des déliés semble indiquer une propension au commandement qui n'est que naturelle chez un officier général.

"La conscience de la valeur personnelle s'exprime dans le paraphe qui souligne toute la signature.

"On voit également dans l'écriture du général certains traits caractérisant l'homme aimant à "rire un brin," à "couler la vie douce" et à se moquer tant soit peu des hommes et des choses."

L'Huile d'Argent guérit les Rhumatismes. Pas de guérison, on remet l'argent.



A QUEBEC

SHEHYN—Tenez, messieurs, voilà le beau vaisseau de lait que je vais vous servir.

LE G. V. TRUDEL—Allons Beaugrand, ne sois pas si saffre, ôte tes doigts de là.

BEAUGRAND—Tu as déjà pris plus que ta part des autres bonnes choses. Tu peux revirer avec ton gobelet.

MERCIER—Laissez-moi faire, c'est moi qui écrèmerai le vaisseau avant de le passer au public. Je m'entends là-dedans.

VARIETES

On s'entretient, devant Guibollard, de l'incendie de l'Opéra-Comique.

—Ça doit être épouvantable, dit quelqu'un, de se trouver dans un théâtre qui brûle. Il y a de quoi vous rendre fou.

Alors Guibollard, gravement :

—Pour ma part, je n'hésiterais pas à le devenir !

Madame se plaint de la tiédeur relative de son mari :

—Que me reproches tu ? demanda ce dernier.

—Tu n'es pas raisonnable, mon cher.

—En quoi ?

—En tout... Tu ne fais jamais de folies pour moi !

Tony qui est indisposé manifeste à l'égard des remèdes la plus vive répugnance.

—Allons, mon trésor, lui dit sa mère, il faut prendre ta potion.

—Je peux pas.

—On peut toujours ce qu'on veut, mon bébé chéri.

—Eh bien ! alors, je veux pas !

Charme d'une petite ville à l'abri du mouvement :

Un Parisien à une vieille fille :

—Votre ville n'est pas gaie. Elle manque de distractions. Vous devez bien vous y ennuyer.

La provinciale, gravement :

—Monsieur, on ne s'ennuie jamais quand on sait s'occuper des affaires des autres

Un vieux garçon à son brosseur :

—Mille tonnerres ! voilà encore des œufs durs. Je vous avais cependant dit de ne les laisser dans l'eau que deux minutes et demie.

—C'est ce que j'ai fait, mon général.

—Allons donc ! ils ne seraient pas durs !

—Je vous jure, mon général, mais après ça, peut-être bien que ma montre avance !

Pitou et Dumanet se promènent dans le Jardin du Palais Royal.

Pitou se trouve presque nez à nez avec une dame d'une ampleur remarquable. Pitou se range et dit à Dumanet :

—Mazette ! la belle femme ! Qu'elle dégage la femme colosse.

—Pardi ! c'est la femme du colonel !

—Ah ! s'écrie Pitou. Qu'est-ce que j'ai fait de la femme du général ?

Les derniers combles :

Le comble du respect des lois fiscales, c'est de se munir d'un timbre pour l'acquit de sa conscience.

Le comble de l'abrutissement :

Demander si la maison militaire du président de la République est couverte en ardoises.

Enfin le comble de l'épatement pour un barbier :

Voir un omnibus raser le trottoir.

M. Prud'homme se préparait pour le 14 juillet.

—Je me ferai, disait-il, une couronne de timbres-poste.

—Pourquoi donc ?

—En souvenir du jour où le peuple s'est affranchi.

En police correctionnelle :

—Accusé, vous avez été surpris en flagrant délit de vol chez votre patron ? Qu'avez-vous à dire pour votre défense ?

—M. le président c'est vrai que j'ai filouté mon patron ; mais il m'avait appelé serin.

—Eh bien !

—De quoi se plaint-il ; c'est le propre des oiseaux de voler.

Dans un restaurant à vingt-deux sous.

Un consommateur, en dégustant un plat de macaroni, y découvre les débris d'un vieux chapeau en jonc grossier.

Il appelle le patron et lui montre la chose.

—Ah ça, dit le Vatel, croyez-vous que pour vos vingt-deux sous, je vais vous fournir du Panama ?

Un jeune paysan vient chez son oncle présenter sa fiancée qui s'efface modestement :

—Comment ! interroge le vieux, pas d'dot ?

—Non, mon onque, pas d'dot.

—A'n'a du moins n'un troussiot ?

—Non, m'n onque, pas d'troussiot.

—Misère ed'Gueu ! Mais teu l'épouses donc que par libertinage !

Quelqu'un énumère, devant Galurin qui n'est pas riche tous les jours, les substances prétendues alimentaires, en indiquant le temps que notre estomac met à digérer :

—Une heure pour le potage, deux heures pour le bœuf, trois heures pour les pommes de terre, quatre heures pour la morue, etc., etc.

—Soit ! conclut Galurin, mais il y a des victuailles encore bien plus difficiles à digérer.

—Lesquelles donc ?

—Celles qu'on ne mange pas parbleu !

La Bibliothèque à Cinq Cents voit chaque jour son succès s'affermir. D'où lui vient cette faveur particulière du public ? Il suffit de parcourir au hasard un des numéros hebdomadaires de cette intéressante publication, et l'on se rendra immédiatement compte du choix éclairé, de l'attention scrupuleuse qui président à sa composition.

Les sujets les plus variés dans le Roman, la Littérature, l'Histoire, les Voyages, les Scènes du Désert ou de la Vie Indienne, y sont tour à tour développés avec l'attrait puissant des poignantes émotions que font naître les grands spectacles de la nature, et l'analyse des sentiments les plus tendres et les plus délicats du cœur humain.

A ces divers titres, La Bibliothèque à Cinq Cents a sa place marquée d'avance à tous les foyers, où elle fera les délices du vieillard aussi bien que celles de la jeune fille.

Prix d'abonnement un an, \$2.50 ; six mois, \$1.25. S'adresser à Poirier, Beausette & Cie, 1542 Rue Notre-Dame, Montréal.

Nous avons réduit
— LES —
Etoffes à Robes

Pour 10 c., 12 c. et 15 c.

— VOUS AVEZ —

UN BEAU CHOIX

— CHEZ —

MATHIEU & GAGNON

NO. 1505

RUE NOTRE-DAME

L'HOTEL CANADIEN

D'OTTAWA

Depuis plusieurs années le public s'est plaint, avec raison, de ne pouvoir trouver un hôtel canadien de première classe à Ottawa. M. Georges Latrémouille a rempili cette lacune en ouvrant un magnifique établissement où les voyageurs trouveront tout le confort désirable : chambres spacieuses, bien aérées, meublées avec luxe dans le dernier goût. L'hôtel est au centre de la ville avec vues sur le Parc et la rue Sussex. La buvette renferme les vins des meilleurs crus. Les députés qui y ont logé pendant la dernière session se déclarent parfaitement satisfaits. Prix modérés. L'Hôtel Canadien est aux numéros

536 et 538, RUE SUSSEX.

25 juin—2m



NE LISEZ PAS CECI !

PEINTURE CAOUTCHOUC

Couleurs Rouge et Brun - \$1.10
Cerise et Jaune foncé - - - 1.25
Toute autre nuance pale - - 2.00
Vert à persiennes - - - - 4.00
par gallon.

Après 15 années d'observations spéciales il a été prouvé que la peinture caoutchouc reste inaltérable.

Ces peintures couvriront une superficie de 500 à 600 pieds par gallon sur le bois blanchi. Ces peintures sont garanties et si elles ne sont pas telles que nous les représentons, nous remboursons l'argent et rembourserons les frais encourus.

A. A. WILSON & Cie
219 et 221, rue St-Paul, Montréal.

J. N. LAMARCHE
RELIEUR

No. 17, RUE SAINTE-TERESE

Entre les rues St-Vincent et St-Gabriel
MONTREAL,

Reliure commerciale et de goût exécuté avec soin promptitude, et à prix très modérés.

UNE INNOVATION



Bonne nouvelle pour les gourmes. Le cuisinier vient d'introduire dans son restaurant les véritables Chinois de la Mère Moreau, prunelles, pêches, cerises à l'eau-de-vie, le Punch Chinois. Rien de mieux pour arroser son plaisir de cuisine.

FEUILLETON DU "VIOLON."

LE PETIT MARCEL

Lorsque le lieutenant de vaisseau Henri Robeline apprit que son bâtiment, le *Francis-Garnier*, faisait partie des renforts envoyés en Chine, il pensa à sa femme, à son fils, et cette pensée gâta soudain sa joie d'aller gagner au feu son grade de capitaine de frégate. Même il eut comme un remords d'avoir souhaité prendre part à la campagne, et se demanda si ses subites inquiétudes n'étaient point ce qu'on appelle un pressentiment.

Justement, depuis quelques mois, son petit Marcel n'allait pas bien et le médecin avait recommandé des soins constants, un traitement sévère. L'enfant, d'ailleurs, était venu au monde délicat, un peu malingre presque. Souvent Robeline, à le voir pousser si débile, s'était reproché de n'avoir pas eu le courage de retarder d'un an son mariage. C'était, en effet, au lendemain de son retour du Haut-Niger, où il avait manqué mourir et d'où il rentrait anémié par les fièvres, qu'il avait épousé sa fiancée, Berthe Féraud. Sans doute, il aurait dû attendre son entier rétablissement, mais cette jeune fille qu'il aimait depuis leur enfance commune, il l'avait adorée dans la joie du pays et du foyer reconquis, dans la fièvre qui suit la fin des exils; et sa tendresse se passionnant, il avait pressé les noces. Dix mois plus tard, il était redevenu vigoureux, rayonnant à nouveau de santé; seulement son fils semblait avoir hérité du mal que n'avait plus le père, comme s'il fût né là-bas, en Afrique, aux bords des grands fleuves si traîtres, où la fièvre paludéenne rôde dans l'air humide et chaud.

*** Mme Robeline s'attendait à la nouvelle et voulut être courageuse.

—Quand pars-tu? demanda-t-elle simplement.

—Dans quinze jours.

Elle avait le cœur gros; il la prit contre lui et avec des baisers refoula les larmes proches.

—Papa, bégayait Marcel, tu m'emènes, dis?

Le marin avait installé son ménage loin de l'inhabitable Toulon, à Tamaris, dans ce coin de la rade, gracieux et pittoresque comme une baie napolitaine. Il avait espéré que là, dans le soleil, au milieu des palmiers et des orangers, le petit viendrait mieux; mais l'enfant, après avoir repris quelques forces, à nouveau s'affaiblissait, sous les yeux inquiets de la mère, ces yeux de femme qui ne veulent pas voir sur un visage aimé les ravages du mal, qui les voient pourtant pour les grossir, également prompts à s'illusionner ou à se désespérer, et dont la tendresse a des pleurs pour la joie comme pour le deuil.

Trois jours avant que le *Garnier* sortit du bassin pour faire ses essais et régler ses compas, Mme Robeline voulut visiter le navire, voir l'étroite cabine où son mari allait vivre et, qui sait? souffrir peut-être, blessé au feu. Elle avait des visions terribles. Ah! pauvres femmes de marins!

Elle l'arrangea, cette chambrette, en fit un nid, y mit jusqu'à des plantes vertes qui devaient mourir en mer. Son portrait, celui de l'enfant, souriaient au-dessus de la couchette, dans un faisceau de sabres et de revolvers, où pour le futur exilé, ils mettraient un rappel attendri du foyer perdu. Et tandis qu'elle disposait ces choses, souvent seule, son mari à son service sur le pont, elle pleurait. Un soir, comme elle s'était attardée, elle dut rentrer à Tamaris avec Marcel par un des canots du bord. Il soufflait belle brise et, hors de l'arsenal, le patron de la baleinière fit mâter. L'embarcation fila comme une mouette, inclinée sous sa voile à loucher l'eau de son bordage. On

embarquait quelques embruns. La mère enveloppa son fils dans un châle, mais le gamin se découvrait, tapant des mains, riant aux matelots, heureux du vent et de la houle, marin déjà. Il prit froid. Le lendemain, il ne pouvait se lever, toussant d'une vilaine toux.

Le père et la mère ne dormirent plus. Le *Garnier* partait à la fin de la semaine: ils comptaient les heures. Bientôt, l'enfant fut au plus mal.

—Le sauvez-vous, docteur? suppliaient-ils.

Le docteur répondait: oui, mais son œil ne les persuadait pas. Marcel était trop faible pour résister au moindre rhume. Et ses parents alors revenaient au petit lit, et muets, ou bégayant des mots caressants sans s'entendre parler, ils regardaient leur mignon souffrir et s'enfonçaient leurs ongles dans leurs paumes.

—Nous partons mardi.

Berthe eut un grand cri. Mardi pour elle ne devait jamais venir. Mardi? Mais l'enfant mourrait mardi peut-être! Son enfant! mourir.

—Ne pars pas, Henri! cria-t-elle. Je ne veux pas!

Il sortit pour aller demander son débarquement; mais à la porte il s'arrêta: il le commandait ce bateau, il avait sa mission, ses ordres. Ne pas partir à présent, c'était désertir. Puis il descendit; mais le malade s'éveillait, au bruit des voix, et dans son rêve encore:

—Tu me rapporteras un bonhomme chinois, hein, petit père?

Mme Robeline ouvrit la fenêtre.

—Il faut partir, Henri! Je suis folle. Je ne sais ce que je dis....

Le *Francis-Garnier* largua ses amarres à l'heure dite, son capitaine sur la passerelle; en franchissant l'entrée de la rade, il se retourna, chercha par au delà le golfe bleu, sous les palmes, la villa blanche de Tamaris, où sa vie demeurerait. Au balcon, une silhouette parut, une main agita un mouchoir, envoya un baiser, mais la vision fut brève: du fond de la chambre l'enfant avait toussé sans doute! Et l'officier ne vit plus rien.

*** Rentré dans sa cabine, il prit un calendrier couvert, à la colonne de juillet, de coches au crayon. Chacune indiquait une escale, c'est-à-dire un télégramme qu'il y recevrait. De Pord-Said, cela allait jusqu'à Hong-Kong. Dans la dernière étreinte, il avait dit à sa femme ce mot triste et cruel: "Je vais souffrir plus que toi." Ensuite il avait ajouté: "Quoi qu'il arrive, envoie-moi une dépêche à chaque port. Télégraphie le mot espoir s'il y a du mieux et le mot courage si... un sanglot avait coupé sa phrase.

—Courage! se répétait-il à présent. Quelle ironie! En peut-on avoir quand la mort vous prend votre enfant!

Il se leva chassant l'idée terrible. Les rumeurs joyeuses du carré l'exaspéraient. Il commanda des manœuvres, s'inventa des besognes, des fatigues, pour ne plus penser. Les jours ne voulaient pas couler, la mer ne pas finir.

Port-Said parut à la longue au ras de l'eau. "Espoir", disait la dépêche qui attendait le navire, mais elle était de la veille, et depuis...

Hors du canal de Suez, Robeline fit forcer la vitesse. A Obock, il recevait un autre "Espoir", mais à Colombo où, sans le vouloir, dans son anxiété, il arriva d'avance, il ne trouva rien. Malgré ses ordres formels, il attendit au mouillage, mais dut enfin repartir. Il avait déjà vieilli, ne mangeait plus, ne dormait plus. Parfois, il s'enfermait, passant le commandement au second.

A Saïgon, le premier sampan qui se colla aux flancs du bord lui apportait un message. "Grand espoir", disait-il. Il baisa le papier sali par les pattes annamites; mais, soudain, cette réflexion le traversa que sa femme pouvait bien lui mentir pour le laisser arriver à Fouchéon, le

cœur tranquille, pour l'empêcher de se faire tuer. Oh! savoir! Et un mois de sa solde passa à envoyer de longs télégrammes demandant des détails, la vérité à tout prix.

Hong-Kong! Il arriva dans la nuit le bureau du télégraphe, le consulat, tout était fermé; il descendit à terre tout de même, ne pouvant plus tenir en place à bord, et il erra dans les rues jusqu'à l'aube. Quand l'office s'ouvrit, il reçut au guichet l'enveloppe qui l'attendait. "Rassurée disait la dépêche, grand mieux, Marcel sauvé." Le consul qui, deux heures après, vit arriver en grande tenue le commandant du *Francis-Garnier*, le crut gris ou victime d'une insolation.

*** La joie furieuse de Robeline devait échapper à la fatalité des réactions. Il tombait, quelques jours après, le 22 août, dans une fièvre nouvelle, la fièvre du combat. C'était à Fouchéon, et le *Garnier* n'ayant qu'un faible tirant d'eau, l'amiral Courbet l'employait pour toutes les opérations interdites aux grands bâtiments. Le capitaine se distingua dix fois. Son exaltation enflammait tout le monde autour de lui; il vivait double, bruyamment brave, prenant sa revanche des mauvaises heures mortes, avec un continuel besoin de dépenser, dans une exubérance de bonheur, sa jeunesse et son énergie revenues.

Malgré qu'il se fût exposé comme à plaisir, en prenant une corvette chinoise à l'abordage avec une flottille de canots, il n'avait pas reçu une égratignure. Il fut mis à l'ordre du jour.

Quelques jours après que l'escadre fût sortie de la rivière Min, Courbet le faisait appeler. Le télégraphe venait de lui apporter la réponse du ministère à ses demandes de récompenses pour ses vaillants équipages.

—Robeline! une bonne poignée de main. Vous êtes capitaine de frégate. Robeline embrassa l'amiral, qui se laissa faire, de bon cœur. Puis il sauta dans sa baleinière, et en accostant le *Garnier* empêcha qu'on la rentrât. Il allait écrire tout de suite une dépêche pour sa femme et vite la porter. L'Officiel aurait averti Berthe déjà, mais ça ne faisait rien! Elle se serait heureuse de ce mot, croyant son Henri blessé peut-être.

A la coupée, l'attendaient ses officiers. La nouvelle avait transpiré; ils félicitèrent leur chef. Son domestique, Noël, un bon Breton, brandissait derrière eux deux paires de galons.

—Espérez, commandant. Je vas vous les coudre à votre veston numéro un.

Et après les poignées de main, les compliments, la double ration accordée à l'équipage, les punitions levées, Robeline entra dans sa chambre. En son absence, on avait apporté son courrier, le courrier de France, le courrier de Tamaris; les plis étaient là sur la table.

—Tous les bonheurs à la fois, aujourd'hui! murmura-t-il radieux, en envoyant un baiser aux portraits de sa femme et de son enfant.

Il prit la lettre de Berthe, l'ouvrit. A ce moment, on frappa.

—Une dépêche, commandant! Distraitement, il la décacheta: quelques félicitations des amis de la divi-

sion Lespès, sans doute! Tout à coup il se dressa, pâle comme un linge, passa la main sur son front, et tout haut, horrifié, il lut: "Marcel rechute. Perdu. Courage."

—Mon Dieu! cria-t-il d'une voix terrible, et il tomba sur sa couchette, les bras tordus de désespoir.

—Mais, qu'est-ce qu'il y a, commandant? Vous êtes malade?

C'était le matelot Noël portant la vareuse où luisaient trois galons d'or et deux galons d'argent, ceux-là usés, ceux-ci brillants.

Robeline se redressa, les yeux hagards, ne se souvenant plus, l'air fou. Machinalement, il revenait à son bureau, regardait la dépêche, reprenait la lettre de Berthe. Ses mains tremblaient, il ne pouvait déchiffrer un mot, tournait au hasard les feuillets nombreux. Et, brusquement à la dernière page, il lut à haute voix lentement, en imitant la voix de Marcel ses zéziements.

"Mon petit père chéri, depuis que je suis guéri, maman m'a appris à écrire pour que je t'écrive tout seul que je t'aime bien fort et que je languis bien après toi.

—Oh! Noël! mon pauvre Noël!

Il se penchait presque au cou du matelot, dans son besoin de parler à quelqu'un de laisser son cœur se crever avec une pitié autour de lui. Puis, sanglotant désespérément, il montra le portrait de l'enfant, le portrait qui faisait risette au milieu des sabres et des revolvers.

—Il est mort, Noël. Il est mort, mon petit.

Et, tandis que le matelot le soutenait sans lâcher la vareuse, le commandant Robeline pleura longtemps, de grosses larmes, qui tombaient pressées et lourdes sur ses galons neufs.

PAUL BONNETAIN.

L'Huile d'Argent guérit les Rhumatismes. Pas de guérison, on remet l'argent.

LOTÉRIE NATIONALE

Les tirages mensuels ont lieu le troisième mercredi de chaque mois.

La valeur des prix qui seront tirés le Mercredi, 17 Aout 1887

— SERA DE —
\$60,000.00

COUT DU BILLET
Première Série - - - \$1.00
Deuxième Série . . . 25 cts

Demandez le catalogue des prix

Le Secrétaire,
S. E. LEFEBVRE,
19, RUE SAINT-JACQUES, MONTREAL

Sous presse—Sera prêt dans une quinzaine de jours.

PAUL ET BERNARDINE
ROMAN CANADIEN

Par J. FERD. MORISSETTE.

Un Volume de 250 Pages environ, - Prix 25 Cents.

Adressez toute commande à
IMPRIMERIE GÉNÉRALE,
45, PLACE JACQUES-CARTIER,
MONTREAL
Boîte 380 B.P.